

LES ENGAGEMENTS DE MALRAUX : DU COMMUNISME AU GAULLISME

DOHA CHHA

Pour étudier l'engagement politique d'André Malraux, il faut constamment se référer à l'ensemble de sa vie et de son oeuvre.

L'itinéraire politique de Malraux n'a pas suivi une seule et même trajectoire. Le communiste des années trente est devenu, quelques années plus tard, l'anticommuniste ardent du cabinet de de Gaulle.

Loin de marquer une défaillance de la part de l'auteur, ce changement provient d'une évolution plus profonde. Dans le cas de l'auteur de *la Condition Humaine*, une fidélité immobile n'aurait pas été une preuve de vertu, car comme le remarque Victor Hugo dans *le Journal d'un Revolutionnaire de 1830* :

"Mauvais éloge d'un homme que de dire: son opinion politique n'a pas varié depuis quarante ans. C'est dire que pour lui il n'y a eu ni expériences de chaque jour, ni réflexion, ni repli de la pensée sur les faits. C'est louer une eau stagnante, un arbre d'être mort."

Nous retrouvons Malraux à tous les tournants du siècle. Il a pris part à des événements dont devait toujours résulter un changement dans le destin des hommes.

"(...); à Shangai quand se joue le sort du Kao-Min-Tang; à Berlin, pour sauver Thaelman et Dimitrov; à Medelin, avec l'aviation républicaine, à Toulouse, dans une prison de la gestapo, où les F.F.I. le libèrent; en Alsace à la tête de cette brigade Alsace-Lorraine qu'il mène au combat en prenant soin d'épargner les églises, à Paris, lorsque de Gaulle forme son gouvernement".(2)

1. HUGO (Victor), *Journal d'un Revolutionnaire de 1830*, Octobre.

2. BOISDEFFRE (Pierre de), *Andre Malraux*, Paris Editions Universitaires, 1969, 127 pp., p. 7.

Malraux a voulu lutter contre l'absurde de la condition humaine, limitée et amoindrie par la mort.

Il est le seul parmi tant d'intellectuels qui ne se sera pas contenté d'écrire pour servir et défendre une cause, mais qui aura agi dans l'intérêt de cette cause.

Il a toujours été obsédé par la mort et cette obsession a donné naissance à un combat. Dans sa lutte contre la mort, l'homme cherche les moyens capables de l'aider. La religion aurait pu fournir une aide efficace; mais Malraux la refuse : il voudrait sauver l'être humain de sa condition grâce à des "moyens humains".

La lutte revêtira chez Malraux plusieurs formes : celle de l'aventurier, celle du révolutionnaire, pour aboutir à celle de l'homme conscient de sa condition.

Gariné dans *les Conquérants* choisit la Révolution parce que seule elle peut révéler la dignité humaine aux misérables coolies des villes chinoises "qui usent en trente ans de lèpre, de syphilis, ou de tuberculose, dans l'indifférence illimitée des hommes, leur ahurissement d'être au monde." (1)

La Révolution permet d'éliminer les oppressions les plus aliénantes, et par le fait même, aide à assurer cette dignité essentielle.

"Mais un tel itinéraire n'est pas concevable pour André Malraux lui-même. S'il ne craint pas en effet les risques que présente un tel engagement, il ne souscrit pas totalement aux modes d'action qu'il entraîne." (2)

Après avoir opté un moment pour la Révolution, Malraux la rejette, n'y trouvant pas la solution du drame de l'homme face à la mort.

La meilleure manière de lutter contre la mort, c'est de prendre conscience de sa condition et d'agir en conséquence.

André Malraux va opposer à la mort "l'homme lui-même qui, par le seul fait qu'il existe, qu'il pense en tant qu'homme, dément la

1. MALRAUX (André), *les Conquérants*, Paris, le Livre Moderne Illustré, 1933, 189 pp., p. 106.

2. MOSSUZ (Janine), *André Malraux et le Gaullisme*, Paris, Armand Colin, 1970, 313 pp., p. 17.

fatalité de sa condition", devient "un être contestataire, un adversaire en puissance de la fatalité."(1)

La politique représente aux yeux de Malraux un champ favorable pour un tel type d'action.

Son engagement auprès des communistes dans les années trente, puis auprès de de Gaulle à partir de 1945, constitue deux phases successives de ce long itinéraire, de ce combat contre la mort et contre le "cortège de contraintes qui l'accompagnent : le mal, l'oppression, la servitude, les chaînes de toutes sortes." (2)

Une telle évolution a beaucoup étonné et le plus souvent l'on n'a voulu voir qu'une conversion systématique et totale du communisme au gaullisme.

Mais il serait opportun de poser cette question que tout le monde se pose : André Malraux a-t-il été marxiste ?

Au cours des années trente, Malraux a été le compagnon de route des révolutionnaires communistes. Il a combattu avec eux, exalté leur courage et leur héroïsme en Chine, en Allemagne et en Espagne. En Asie comme en Europe, les communistes "étaient toujours les premiers atteints par la répression et souvent ils étaient les premiers dans la lutte"(3)

A cette époque tout intellectuel conscient et engagé devait "compter avec le communisme dès que l'on voulait se mesurer avec la démocratie bourgeoise, ou, à fortiori, avec le fascisme."(4)

L'intellectuel adopte le communisme par opposition à la tyrannie capitaliste et à la bourgeoisie, sur qui il sent "l'odeur de la mort". (5)

Ainsi Garine dans *les Conquérants* dira :

"Ce qui est bien certain, c'est que je n'ai qu'un dégoût haineux pour la bourgeoisie dont je sors(...) Il y a en moi de vieilles rancunes qui ne m'ont pas peu porté à me lier à la Révolution".(6)

1. MOSSUZ (J.), op. cit., p.18.

2. *Ibid.*, p. 19.

3. GAILLARD (Pol), *Andre Malraux*, Paris, Bordas, 1970, 244pp., p. 176.

4. Id., *Les Critiques de notre temps et Malraux*, Paris, Garnier, 1970, 244 pp. p. 125.

5. *Ibid.*, p. 31.

6. MALRAUX (A.), *Les Conquerants*, p. 69

Cependant, il semble comme le fait remarquer Roger Stéphane que "Malraux ne s'est lié avec les communistes que dans la mesure où, pour lui, leur marxisme ne dépassait pas le stade de la méthodologie insurrectionnelle — et où cette méthodologie lui semblait un efficace instrument de résistance à la subversion fasciste"(1).

Mais l'auteur de *la Condition Humaine* n'a jamais pour autant totalement adhéré à la conception marxiste de la Révolution.

Gaétan Picon est catégorique sur ce point :

"Pas un instant la pensée de Malraux n'a été fixée par la "vérité marxiste."(2).

Il ne retient de la doctrine marxiste que la dénonciation de l'optimisme bourgeois et la prophétie de cette "heure nouvelle qui sera au moins très sévère", que de son côté, Rimbaud avait annoncée (3).

Il apparaît donc que pour Malraux, le marxisme ne constitue pas une religion, une doctrine, mais surtout une volonté et un refus obstiné de la défaite

Le marxisme représente une des formes les plus efficaces de la lutte de l'homme contre l'humiliation; c'est ce qu'affirme Kyo dans *la Condition Humaine* :

"Je pense que le communisme rendra la dignité possible pour ceux avec qui je combats"(4).

Et un peu plus loin, il définit la dignité comme "le contraire de l'humiliation"(5)

1. GAILLARD (P.), *Les Critiques ...* (Article de Roger STEPHANE, *Les Silences de Malraux*, p. 126).

2. PICON (Gaétan), *Malraux par lui-même*, Paris, Editions du Seuil, 1955, 132 pp., p.91.

3. Ibid., p, 92.

4. MALRAUX (A.), *La Condition Humaine*, p. 268.

5. Ibid., loc. cit.

Le communisme rend donc à l'homme le sentiment de sa dignité et "sa fertilité"(1)

Dans sa lutte contre l'absurde de la condition humaine, Malraux découvre que la fraternité humaine est le plus solide rempart à opposer au destin. Il est sensible au secours moral apporté à l'homme solitaire par toute participation à une cause commune.

Le communisme n'est donc valable pour Malraux que par ses valeurs libératrices qui confèrent à l'homme sa responsabilité et une autonomie.

Mais le communisme tel qu'il évolue en URSS de 1917 à 1947, amène Malraux à conclure à la faillite du communisme, du moins dans ce pays.

"André Malraux constate une sombre dégénérescence qui a fait du communisme un totalitarisme. C'est contre le stalinisme qu'il s'élève avec force". (2)

Lorsque le communisme, ou les communistes trahissent et déforment les données essentielles et humanitaires qui l'ont séduit, Malraux ne se sent plus solidaire. Sa réaction sera violente contre ce qu'il considère comme la "trahison d'immenses espoirs, comme une dénaturation, une soumission à la volonté d'asservissement".(3)

Lorsque le communisme devient une arme de répression et d'agression, lorsqu'il apparaît comme un anti-individualisme qui empêche l'homme de s'exprimer librement, l'amenant même à se mépriser, à s'imprégner de honte, Malraux coupe court avec ses anciens compagnons de route.

L'oeuvre littéraire fait état du conflit avant la rupture définitive. La valeur de la cause politique, en particulier du communisme est souvent mise en question, car elle représente une menace pour la liberté individuelle.

1. MALRAUX (A), *Preface du Temps du Mepris*.

2. MOSSUZ (J.) *op. cit.*, p. 108.

3. *Ibid.*, p. 110.

Les Conquerants, *La Condition Humaine* et *L'Espoir* sont autant d'oeuvres qui proclament que l'homme ne peut sans faillir à son nom d'homme, être amputé de sa dimension sacrée : la liberté. C'est ce qui explique l'amertume de Garine quand il déclare :

"Quand je pense que toute ma vie j'ai cherché la liberté... Qui est donc libre ici, de l'Internationale, du peuple, de moi, des autres." (1).

Malraux critique le dogmatisme du parti. C'est ce que révèlent les paroles de Vologuine dans *la Condition Humaine* :

"Même coolie du port de Shanghai, je penserais que l'obéissance au parti est la seule attitude logique (...) ." (2)

Dans *le Temps du Mepris*, l'auteur dénonce la cruauté de toute politique totalitaire. Mais c'est surtout dans *L'Espoir* qu'apparaîtra l'inconvénient d'un parti qui prescrit l'anéantissement de toute pensée individuelle.

Tous ceux qui ne sont pas prêts à s'identifier à la politique communiste sont condamnés, comme le dit Golokine, "à changer ou à mourir".³

Le parti, non seulement détruit toute liberté individuelle, mais en plus il se montre très opportuniste et cela malgré son dogmatisme.

Dans *les Conquerants*, Borodine n'hésite pas à accepter l'argent de la bourgeoisie pour payer les troupes. Et dans *la Condition Humaine*, Vologuine admet que le parti se sert du Kuomintang et de Chang Kai Shek et sacrifie les communistes militants de Shanghai. Le même esprit d'opportunisme se devine lorsque le même Vologuine laisse soupçonner la possibilité offerte au parti de se servir de Tchen au cas où il commettrait un attentat contre Chang Kai Shek.

Il apparaît donc que l'adhésion au parti communiste détruit tout ce qui pourrait exister d'original en l'homme.

Ainsi, bien que le cadre des romans de Malraux soit le plus souvent la Révolution, on ne peut guère affirmer que Malraux soit un écrivain révolutionnaire, au sens marxiste du terme.

1. MALRAUX (A.) *les Conquerants*, p. 189

2. Id., *La Condition Humaine*, p. 175

3. Id., *L'Espoir*, p. 188.

La critique communiste ne s'y est pas trompée, elle.

Trotsky écrit en 1931 après la publication des *Conquerants* :

“Les sympathies, d'ailleurs actives, de l'auteur pour la Chine insurgée sont indiscutables. Mais elles sont corrodées par les outrances de l'individualisme et du caprice esthétique”(1).

Et il ajoute :

“Une bonne inoculation du marxisme aurait pu préserver l'auteur des fatales méprises de cet ordre”(2).

Claude Roy écrit :

“Le marxisme de Malraux est court. Il est juste et facile de le trouver, rétrospectivement, insuffisant. Celui qui ne connaîtrait Marx qu'à travers Malraux ignorerait tout le développement d'analyse historique, la méthode qui fait passer Marx de ces constatations, contenues dans Malraux, à l'action révolutionnaire elle-même.”(3)

Quant à Gaetan Picon, il estime que “la révolution communiste relève dans son oeuvre de l'ordre de la symbolique formelle — non de celui de la signification”(4).

Réfléchissant sur les raisons qui ont conduit Malraux du compagnonnage communiste à la rupture totale, Janine Mossuz affirme que ces raisons sont “assez mal connues”. (5)

Mais il semble que ce n'est point la méditation sur des concepts philosophiques qui ait poussé Malraux à rompre avec le communisme, mais plutôt la réflexion sur des données politiques, économiques, diplomatiques précises. Cette réflexion lui a révélé l'incompréhension qui le séparera désormais des communistes.

1. TROTSKY (Léon), *La Revolution Etranglée*, in GAILLARD (P.), *Les Critiques ...* p. 38.

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. ROY (Claude), *Le Marxisme de Malraux*, in Gaillard (P.), *Les Critiques...*, p. 118.

4. PICON G.), *Interrogation à Malraux*, in *Esprit*, octobre 1984.

5. MOSSUZ (J.) *op. cit.*, p. 49.

“Dès 1937, n’importe quel esprit libre pouvait comprendre que la Russie bolchevique se transformait en un état totalitaire avec ordre moral, chauvinisme, police, inquisition, tortures, assassinats.”(1)

La tyrannie stalinienne devient évidente. Cependant Malraux ne parlera pas encore publiquement contre les communistes ni contre l’Union Soviétique. Il ira même jusqu’à conseiller à Gide de ne pas publier tout de suite son ouvrage *Retour de l’U.R.S.S.*

Mais la seconde guerre mondiale commence : l’Union Soviétique se place dans le camp de l’Allemagne fasciste. L’accord secret de Staline et de Hitler pour le partage des Zones d’influence, l’occupation de la Pologne, des Etats Baltes et de la Finlande par Staline constituent des causes suffisantes pour délier Malraux de tout engagement : l’union antifasciste étant brisée, il rompt avec le communisme.

Et Malraux expliquera en ces termes l’évolution du régime russe et les causes de sa désaffection :

“L’idéologie socialiste — Marx d’abord — , n’a jamais, que je sache, envoyé la justice à la poubelle. Lorsque le parti communiste me demanda de porter à Berlin, avec André Gide, les protestations recueillies en Europe contre la condamnation de Dimitrov, innocent de l’incendie du Reichstag, il ne s’agissait pas exclusivement du prolétariat. (...) nous ne combattons pas pour remplacer le capitalisme par ce quatrième pouvoir qu’est devenue la police d’Etat.” (2)

Ainsi pour Malraux, au cours des années cinquante, le péril immédiat n’est plus le fascisme, mais le stalinisme, l’impérialisme soviétique qui menace la liberté de tous.

Autre raison qui consomme la rupture, c’est l’attitude de certains communistes dans la lutte clandestine, la Résistance.

1. STEPHANE (R.), *op. cit.*, p. 127.

2. Cité par PICON (G.), in *Malraux par lui-même*, p. 96.

“Il a eu l'impression que bon nombre d'entre eux tentaient de tirer des autres résistants tout ce qu'ils pouvaient sans offrir aucune contrepartie”(1).

C'est ce qu'il affirme au général de Gaulle quelques mois plus tard :
“Les communistes se servent du jeu à leurs propres fins, mais ils ne le jouent pas”(2)

Mais ces réserves à l'égard des communistes français ne constituent pas une condamnation globale. Il lui arrive de rendre hommage à certains d'entre eux, hommes remarquables, rencontrés pendant la Résistance.

Il ne peut s'empêcher de penser avec nostalgie à ses anciens compagnons de lutte. C'est ce qu'il écrit en 1945, à son retour au front :

“Mais pendant mon retour au front (...) je pensais à mes camarades communistes d'Espagne, à l'épopée de la création soviétique, malgré le Guépéou; à l'armée rouge, aux fermiers communistes de Corrèze, toujours prêts à nous accueillir malgré la milice... ”(3)

Mais ses pensées attendries cessent lorsque les rapports doivent s'établir, non pas d'individu à individu, mais de groupe à groupe.

Il entreprendra contre le P.P.C. une longue campagne car le communisme signifie désormais pour lui le contraire de la démocratie. C'est ce qu'il affirme :

“Il n'y a de grandes démocraties que dans les pays scandinaves et dans les pays anglo-saxons, c'est-à-dire dans les pays où il n'existe pas de partis communistes”.(4)

Dès lors il s'opposera avec force à l'instauration en France d'un régime communiste et luttera pour empêcher la fusion du M. L. N. (Mouvement de Libération Nationale) avec le F.N. (Front National),

1. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, pp. 49—50.

2. MALRAUX (A.) *Antimémoires*, p. 129.

3. *Ibid.*, p. 118.

4. Cité par MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 107.

“dirigé, à une forte majorité, par des communistes. Ainsi le comité directeur de la Résistance unifiée tomberait entre leurs mains”.(1)

Pour empêcher cette prépondérance communiste sur le M.L.N., Malraux, appelé au comité directeur, fera de tout pour éviter cette fusion.

L’hostilité au communisme était à cette époque une hostilité au stalinisme.

“Aux yeux de ces hommes, le stalinisme signifiait le contraire de tout ce pour quoi ils avaient combattu.”(2).

Le stalinisme a trahi la cause révolutionnaire.

“La Révolution d’Octobre, porteuse d’un espoir immense a été submergée pour longtemps par la vague du totalitarisme”(3)

Son appel aux intellectuels en 1948 révèle son amertume et sa déception :

“Il n’était pas entendu que les “lendemain qui chantent” seraient ce long hululement qui monte de la Caspienne à la Mer Blanche, et que leur chant serait le chant des bagnards.”(4).

Le stalinisme constitue donc un crime abject commis contre l’esprit.

Le communisme, représenté en France par le parti communiste est considéré par Malraux comme le plus dangereux ennemi du pays et qui entend le mener à sa ruine.

Ce parti communiste est d’autant plus à craindre, qu’il n’est pas un parti comme les autres, mais l’émissaire d’une puissance étrangère, l’Union Soviétique.

La critique de Malraux du régime, du parti et des dirigeants n’a pas pour unique cause des raisons idéologiques, mais des raisons beaucoup plus graves :

1. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 114.

2. *Ibid.*, p. 116.

3. MOSSUZ (Ji), *op. cit.*, p. 114.

4. MALRAUX (A.), *Appel aux intellectuels*, p. 198.

“Un changement est intervenu qui fait du stalinisme un phénomène dépassant le cadre des frontières russes : la naissance d’une véritable puissance militaire soviétique.”(1)

Lorsqu’il évalue cette puissance militaire de l’Union Soviétique, il ressent une certaine crainte : la crainte qu’elle ne devienne un danger pour la France.

Dans sa lutte contre le Stalinisme, Malraux ne pense qu’à l’intérêt de son pays. Et il appliquera les principes de Garcia :

“L’action ne se pense qu’en termes d’action. Il n’y a pas de pensée politique que dans la comparaison d’une chose concrète avec une autre chose concrète, d’une possibilité avec une autre possibilité...”(2)

Or, la seule possibilité offerte à la France d’alors pour lutter contre l’installation du stalinisme, c’est le Gaullisme, auquel il adhère de toutes ses forces.

C’est ce qui lui fait écrire dans ses *Antimémoires* :

“Le Parti Communiste ne disposerait pas de la Résistance contre le général de Gaulle.”(3)

Lors de sa première rencontre avec le général de Gaulle en juin 1945, Malraux déclare :

“Dans le domaine de l’histoire, le premier fait capital des vingt dernières années, à mes yeux, c’est le primat de la nation”.(4)

Premier fait capital du siècle et également découverte capitale pour Malraux lui-même. C’est à partir de cette découverte qu’il s’engage vers le gaullisme.

Du communisme au gaullisme il y a eu une transition : c’est la découverte de la Nation.

1. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 115.

2. MALRAUX (A.), *L’Espoir*, p. 452.

3. Id., *Antimémoires*, p. 118.

4. *Ibid.*, p. 126.

La Résistance explique la transition. La guerre de 39—45 n'est pas une lutte de classes mais une lutte contre un impérialisme plus dangereux que les autres car il est en même temps racisme.

La lutte pour la justice et la liberté se confond avec la lutte nationale. Tous les intellectuels, de gauche ou de droite, participent au combat anti-nazi.

Aragon chantera :

“Mon parti m'a rendu les couleurs de la France
Mon parti, mon parti, merci de tes leçons.”(1)

Et Malraux affirmera :

“Dans la résistance, j'ai épousé la France, et je ne suis pas le seul.”(2)

La France lui apparaît alors sous son aspect le plus attachant : celui de la fraternité.

“(…) La France, ç'a été la paysanne qui vous voit passer, entouré d'un peloton allemand qui va, croit-elle, vous fusiller et qui avance d'un pas, vous regarde et fait le signe de croix, dans une région où on ne va pas à la messe...”(3)

Plusieurs éléments ont contribué à la naissance de son ardent patriotisme. Le premier a été la mort de ses compagnons d'armes, les soldats tombés sur le sol natal, et qui ne pouvait le laisser indifférent.

“L'amour de la patrie devenait alors fidélité à ses hommes, fidélité aux volontaires qui s'étaient battus sous ses ordres. “Être contre la mort”, pour reprendre sa propre expression, il se devait, pour la nier, de placer désormais la patrie au-dessus de tout.”(4).

1. ARAGON (LOUIS), *La Diane Française*

2. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 125.

3. Id; *Entretien avec Gabriel d'Aubarede*, in *Les Nouvelles Littéraires*, n—1283, jeudi 3 avril 1952.

4. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 35.

Autre cause qui a pu aviver son patriotisme, c'est le spectacle de la destruction en Allemagne. Il imagine avec effroi ce qui aurait pu arriver à la France si Hitler avait vaincu : elle "aurait pu devenir une immense maison de morts." (1).

Les craintes pour son pays augmentent son attachement pour lui.

Pour la première fois, Malraux se bat sur le sol français et pour la France.

"Dans l'univers d'André Malraux, les marques de ce nouveau combat resteront indélébiles. Son pays sera désormais revêtu pour lui d'une importance qu'il n'avait pas jusqu'alors. (2)"

Les résultats de son combat lui apparurent alors d'autant plus concluants qu'il se battait pour son propre pays et non pas pour les "autres".

Il comprit soudain la raison de l'échec de T.E. Lawrence en Arabie, de Perken chez les tribus moïs, de Garine à Canton, de Vincent Berger dans les steppes afghanes.

"Les greffes prennent mal sur les corps étrangers. Même l'Espagne républicaine a dû se séparer, non sans déchirement, des Brigades Internationales qui l'avaient aidée avec tant d'héroïsme... Les révolutionnaires de 92, les révolutionnaires russes, les révolutionnaires chinois, les républicains espagnols nous donnent la même leçon : c'est dans sa propre patrie qu'il faut agir d'abord." (3)

C'est ce que Malraux lui-même déclare à Janine Mossuz au cours d'un entretien du 22 avril 1968.

"On ne fait pas la nation des autres." (4)

Malraux découvre la patrie, et, soucieux de son avenir, il s'interroge sur les forces qui s'affrontent et sur l'évolution du système politique français.

1. MOSSUZ (J.), op. cit., p. 36.

2. *Ibid.*, p. 31.

3. GAILLARD (F.), *Andre Malraux*, p. 180.

4. Réponse à J. Mossuz au cours de l'entretien du 22 avril 1968.

Il se battra sur un autre terrain que le maquis et le front, il se battra sur le terrain de la politique.

Désormais seule la France compte, seuls le mythe national et l'engagement auprès d'une grande figure qui incarne la nation, peuvent survivre.

En 1945 et au cours des années suivantes, Malraux constate que les deux forces réelles, les deux possibilités offertes à la France sont le Gaullisme et le Communisme. Or il refuse le communisme réduit en ces années à la seule forme stalinienne. Le communisme ne peut pas sauver la France d'après guerre; seul le gaullisme le peut. Le communisme veut "opposer" les classes, mais le gaullisme les "rassemblera."

Le général de Gaulle est seul capable d'imposer à la France une politique de grandeur et de liberté, qui a toujours été celle de la France.

Le gaullisme apparaît donc aux yeux de Malraux comme l'unique espoir de survie,

Il le définit en ces termes au général de Gaulle :

"Pendant la résistance, quelque chose comme : les passions politiques au service de la France, en opposition à la France au service des passions de droite ou de gauche.

Ensuite, un sentiment."(1)

Mais la vraie raison de la suprématie du gaullisme aux yeux de Malraux c'est qu'il incarne le mythe national.

Le gaullisme n'est pas une doctrine qui se définit comme le marxisme ou le fascisme, mais "c'est un mouvement de salut public", (2), une volonté, une énergie.

Le gaullisme tel que le conçoit André Malraux "s'inscrit(...) dans la tradition du patriotisme révolutionnaire. A la suite de Michelet, de Péguy, de Barrès — et du général de Gaulle — André Malraux exalte inséparables, la révolution et la nation."(3)

1. MALRAUX (A.), *Les Chênes qu'on abat*, Paris, Gallimard, 1971, 151 pp., P. 95.

2. *Carrefour*, n° = 185, mercredi 31 mars 1938.

3. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 135.

Son idéologie gaulliste est surtout une foi en l'avènement d'un monde meilleur que seul Charles de Gaulle peut construire car pour lui "le gaullisme sans de Gaulle," n'est guère concevable (1).

Il serait peut-être opportun de nous arrêter un moment pour expliquer les raisons de cette foi totale de Malraux en de Gaulle.

Quand et comment Malraux a-t-il connu de Gaulle ?

Malraux rencontre le général de Gaulle, pour la première fois en 1945, à Paris, contrairement à la légende qui le lui fait rencontrer pour la première fois sur le front d'Alsace à l'automne 1944. Malraux nie lui-même cette première rencontre :

"Les sentiments qui me lient au général de Gaulle étaient déjà anciens, bien que le récit traditionnel de notre première rencontre soit inventée : le général n'a certainement pas dit de moi, en Alsace, la phrase que Napoléon prononça sur Goethe (Enfin, j'ai vu un homme), car, en Alsace, le colonel Berger n'a jamais été présenté au général de Gaulle.(2)"

Il est vrai qu'une première tentative d'approche a été faite en novembre 1949. Après sa première évasion, Malraux avait écrit à l'homme du 18 juin, offrant ses services en tant qu'aviateur. Mais sa lettre resta sans réponse. Il pensa que son concours ne semblait pas opportun au général à cause de sa participation à la guerre d'Espagne. Par la suite, il découvrira que cette lettre n'est jamais parvenue à son destinataire.

Dès à cette date, Malraux avait compris l'appel de l'homme du 18 juin :

"Quoi qu'il arrive, la flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.(3).

La première entrevue entre les deux hommes aura lieu cinq ans plus tard, en juin 1945.

1. MALRAUX (A.), *article in Carrefour*, n° = 284, 3 janvier 1952.

2. Ibid *Antimemoires*, p. 114.

3. DE GAULLE (Charles), *Discours et Messages* (1940—1946)

La première tentative d'approche fut faite au nom de la France. Nous avons le récit détaillé de cette entrevue écrit par Malraux lui-même dans les *Antimémoires*.

Un soir, un mystérieux personnage, dont l'écrivain taira le nom, lui téléphona et lui dit qu'il avait une importante communication à lui faire; il lui demanda s'il pouvait le recevoir le soir même. Quelques heures plus tard, le mystérieux ami arrive et lui dit sans autre préambule :

"Le général de Gaulle vous fait demander au nom de la France; si vous voulez l'aider." (1).

Pour Malraux "la phrase était singulière." (2) Il accepte, en attendant qu'un rendez-vous lui soit fixé pour rencontrer le grand homme.

Janine Mossuz a identifié ce mystérieux visiteur :

"Or il semble bien que le mystérieux visiteur ait été Gaston Palevski qui avait été séduit par Malraux au cours de leur entrevue chez Corniglion-Molinier." (3)

Quelques jours plus tard, Malraux est invité à rencontrer le général de Gaulle, au ministère de la Guerre.

Janine Mossuz écrit au sujet de cette première rencontre :

"C'est une réelle entente, un profond, accord qui se font jour, dès les premiers instants." (4)

Une étrange conversation s'engage entre les deux hommes. Les paroles du général sont laconiques : de brèves questions, auxquelles Malraux répond longuement.

De Gaulle voudrait connaître le "passé" de l'écrivain, la période qu'il n'a pas connue et dont dépendra l'avenir; Malraux le satisfait :

"Je me suis engagé dans un combat pour, disons, la justice sociale. Peut-être, plus exactement : pour donner aux hommes leur chance." (5).

1. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 123.

2. *Ibid*; loc. cit.

3. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 53.

4. *Ibid.*,

5. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 125.

Jusque là Malraux a mené ce combat hors de la France. Puis il y a eu "la guerre, la vraie. Enfin est arrivée la défaite, et comme beaucoup d'autres, j'ai épousé la France."(1)

Le mot magique a été prononcé : la France, l'amour de la France. D'autres problèmes seront abordés; la communion d'idées renforcera la compréhension et l'entente des deux hommes.

Malraux exposera longuement les problèmes qui lui tiennent le plus au coeur : la découverte de la nation, le communisme...

De Gaulle l'interrompt rarement voulant ainsi lui laisser l'occasion de s'exprimer librement.

S'étant compris, ils songent alors à l'avenir de la France :

"J'ai rétabli la République, déclare de Gaulle. Mais il faut qu'elle puisse refaire la France."(2)

Ils travailleront tous deux pour réaliser ce rêve.

Le 21 novembre 1945, de Gaulle forme son ministère. Malraux est ministre de l'Information. Voici ce qu'il en dit :

"Tâche instructive, il s'agissait surtout d'empêcher chaque parti de tirer la couverture à lui."(3)

Tâche difficile, car il était conscient, tout comme de Gaulle, de ce "concours d'imposture"(4) qui met fin au beau rêve d'une unité nationale.

Le 20 janvier 1946, de Gaulle quitte le pouvoir, condamnant "le régime exclusif des partis."(5)

André Malraux suit l'homme du 18 Juin dans sa retraite. Il ne retournera pas aux sphères du pouvoir, tant que le général de Gaulle n'aura pas repris en main l'avenir du pays.

Mais les gaullistes ne désespèrent pas et ne veulent pas demeurer inactifs. Il faut ramener de Gaulle au pouvoir. Pour favoriser ce retour,

1. MALRAUX (A.), *Antimemoires*, p. 125.

2. *Ibid.*, p. 129.

3. *Ibid.*, p. 136.

4. *Ibid.*,

5. *Ibid.*, p. 137.

les gaullistes doivent se rassembler en un "mouvement missionnaire (qui) doit être très différent des formations existantes : animé par l'esprit de la Résistance, il doit tenter de rallier toutes les couches de la nation sous le commandement d'un seul".(1) Tel est le but poursuivi par Malraux.

C'est ainsi que naîtra le 7 avril 1946 le Rassemblement du Peuple Français. Malraux en est le délégué à la propagande. Il n'est pas toujours d'accord avec De Gaulle, quant aux voies à suivre pour la marche au pouvoir. Il voudrait appliquer la formule prêtée à Garcia dans *l'Espoir* :

"Il n'y a pas de pensée politique que dans la comparaison d'une chose concrète avec une autre chose concrète, d'une possibilité avec une autre possibilité (...) ; pas une organisation contre un désir, un rêve ou une apocalypse".(2)

Malraux espère que le R.P.F. se fera l'acteur d'une nouvelle apocalypse De Gaulle l'avait pourtant prévenu lors de leur première rencontre, en 1945.

"Ne vous y trompez pas, la France ne veut plus de la révolution, l'heure est passée".(3)

Mais l'auteur de la Condition Humaine voudrait que le R.P.F. soit "un mouvement insurrectionnel"(4), et qu'il prenne le pouvoir même par la force ou la violence pour faire une politique sociale.

"C'est à la prise d'assaut d'une France enchaînée qu'il le destine".(5)

Mais comment accéder au pouvoir ? Deux possibilités aideraient les gaullistes à réaliser ce but : l'éventualité d'une troisième guerre mondiale dont l'Union Soviétique serait responsable. Les gaullistes au pouvoir barreront la voie aux communistes.

1. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 64.

2. MALRAUX (A.), *L'Espoir*, p. 213.

3. Id., *Antimemoires*, p. 131.

4. *L'Evenement*, n° = 10 — 20, septembre 1967, p. 61.

5. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 67

Une seconde éventualité : créer une situation "révolutionnaire" qui impliquerait un coup d'état fait par les Gaullistes.

Mais le R.P.F. décevra les vœux et les espoirs de Malraux et de de Gaulle. Malraux s'en détachera peu à peu.

Les causes de son désengagement et de sa désaffection pour le R.P.F. sont multiples. Malraux n'a jamais rompu avec l'idéal de justice sociale, et le R.P.F. devait "promouvoir des valeurs essentiellement défendues par la gauche. André Malraux rêvait d'un gaullisme généreux, de gaullistes engagés au service de l'homme; il espérait voir venir auprès du général de Gaulle ceux qu'il avait rencontrés quelques années plus tôt dans les rangs des militants antifascistes, ceux qui s'étaient battus dans les maquis de Corrèze, tous ceux qui pour lui formaient un peuple." (1)

Submergé par une majorité de droite, le R.P.F. devient un parti de droite et entre ainsi dans le jeu des partis.

Une autre raison de la désaffection de Malraux et de sa déception réside dans l'absence des intellectuels qu'il voulait grouper autour de de Gaulle.

En 1951, Malraux refuse d'être le candidat du R.P.F. aux élections législatives, affirmant ainsi sa volonté de rompre tous les liens avec une organisation dont il n'espérait plus rien.

En 1953, de Gaulle lui-même rend à ses compagnons leur liberté. Le R.P.F. n'existe plus.

Quelques années plus tard, lorsqu'il évoquera le R.P.F., Malraux ne cachera pas son amertume :

"A partir du moment où il s'est conduit comme un parti parmi d'autres, cela perdait sa signification" (2).

Cependant le rôle joué par Malraux au sein de cette organisation est digne d'intérêt : en tant qu'écrivain, il a été, comme le remarque Janine Mossuz, "le Médiateur idéal entre une foule de lecteurs anonymes et le général de Gaulle." (3)

1. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 89.

2. Cité par J. MOSSUZ, *op. cit.*, p. 81. *L'Evenement* n° = 10-20, septembre 1967, p. 61.

3. *Ibid.*, p. 74.

Il s'était fixé pour tâche le combat pour l'expansion du gaullisme et du même coup la démystification du communisme. Ce double but sera assumé par la revue mensuelle dont il dotera le R.P.F. "*Liberte de l'Esprit*", dont le titre à lui seul est une profession de foi et un programme. Malheureusement cette revue ne dura pas longtemps et disparut en 1953.

Comme délégué à la propagande, Malraux voudrait s'attacher au "gaullisme dans ce qu'il a de plus grand et de plus historique." Le R.P.F. l'intéressera d'autant plus qu'il apparaît comme "l'expression temporelle du gaullisme." (1)

Le gaullisme doit être pour tous les Français "une école d'énergie"(2) Pour cela il devrait emprunter des méthodes différentes de celles des autres partis, et qui seraient totalement dépourvues de mesquinerie ou de bassesse.

Pour établir un contact direct entre la nation tout entière et l'homme qui doit la représenter, Malraux entreprend les campagnes de "salut public" qui doivent prouver la force des liens qui unissent le général de Gaulle et le peuple français.

Mais le R.P.F. ne réussit pas dans sa tâche fixée par les rêves et les aspirations du général et de tous les gaullistes.

André Malraux se donne alors exclusivement à ses grands livres sur l'art, auxquels il travaillait depuis 1935.

Mais quand de Gaulle revient en mai 1958, Malraux accourt de Venise:

"J'ai tendance à me croire utile", déclare-t-il en souriant. (3)

Il raconte dans ses *Antimemoires* l'entrevue qu'il a eue avec de Gaulle à Paris à l'Hôtel Lapérouse, et explique le retour de l'homme du 18 Juin :

"La grande solitude qu'il a toujours portée en lui, il la quittait pour des négociations, mais aussi pour la destinée de la France,

1. MOSSUZ (J), *op. cit.*, p. 78.

2. *Le Rassemblement*, n° = 53, Samedi 24 avril 1948.

3. MALRAUX (A), *Antimemoires*, p. 148.

dont il était hanté depuis tant d'années. Rien n'avait changé depuis son dialogue imperturbable avec cette ombre. En ces jours où ceux qui l'appelaient le plus furieusement se voulaient fascistes, où ceux qui l'attaquaient le plus se voulaient communistes, où la France semblait vouée à l'affrontement des partis totalitaires, il ne pensait qu'à refaire l'Etat." (1)

André Malraux sera ministre de la culture. Son engagement au gaullisme est toujours aussi fidèle et aussi total. Il n'enfreindra jamais la solidarité gouvernementale bien qu'il ne soit pas toujours d'accord sur tout, "et certains silences, certaines attitudes, doivent particulièrement lui coûter." (2)

Malraux se fera le champion du gaullisme qui à son tour fera la "politique de l'histoire" plus valable que la "politique des politiciens" (3). Il travaillera inlassablement pour refuter les arguments avancés par les antigauillistes. Il répondra à ceux qui accusent le régime de fascisme et le chef d'Etat de dictateur :

"Le général de Gaulle n'est pas fasciste : la preuve est que je suis avec lui; et j'ai quatorze blessures au service de la liberté".⁴

Malraux comprend que la raison de ces accusations provient de la confusion entre les deux régimes à cause de leur anticommunisme. Il établit une distinction entre les deux régimes en disant qu'ils ont bien un ennemi commun, le communisme, mais ils le combattent pour des raisons très opposées :

"Le nazisme le condamne en tant que communisme; le gaullisme le condamne en tant que stalinisme."⁽⁵⁾

Le gaullisme au pouvoir est donc le début d'une ère nouvelle, celle de l'espérance : la France renaîtra, elle redeviendra elle-même. Mais pour cela, les Français doivent, comme le leur explique Malraux, serrer les rangs pour reconstruire un pays adapté au monde moderne.

1. MALRAUX (A.), *Antimemoires*, p. 149.

2. GAILLARD (P.), *André Malraux*, p. 183.

3. *Le Rassemblement*, n° = 148, Samedi 18 février 1950.

4. Conférence à Sao Paulo, le 26 août 1959. In *le Monde*, 23 août 1959.

5. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, pp. 135—136.

Malraux demeurera auprès de Charles de Gaulle en tant que ministre de la culture, jusqu'en 1969. Mais le général, battu au référendum après les secousses de mai 1968, quittera le pouvoir. Malraux le suivra dans sa retraite, cette fois encore, sans hésiter.

Ainsi prendra fin l'intervention de de Gaulle dans l'Histoire de la France, ou, comme il le dira lui-même à Malraux :

“J'avais un contrat avec la France (...) Le contrat a été rompu(...)

C'est sans droit héréditaire, sans référendum, sans rien, que j'ai été conduit à prendre en charge la défense de la France et son destin.

J'ai répondu à son appel impératif et muet.” (1)

De Gaulle a été “hanté par la France, comme Lénine l'a été par le prolétariat, comme l'est Mao par la Chine, comme le fut Nehru par l'Inde (...) C'est elle qu'il a épousée avant Ivone Vendroux”(2).

De là provient peut-être la raison essentielle de cette entente sans faille qui a lié les deux hommes pendant plus de vingt ans et qui a commencé dès la première rencontre en 1945.

Janine Mossuz pense que la rencontre des deux hommes a été la confrontation “de deux grands solitaires, deux hommes séparés des autres par leur don de visionnaire, deux hommes mis à l'écart par leur intelligence prophétique. Habités tous deux par un sentiment inhabituel de la grandeur, recherchant inlassablement cette grandeur, ils se ressemblent.” (3).

P. de Boisdeffre explique les raisons de l'entente entre les deux hommes par “une même solitude, une même soif d'action et de grandeur”, une même puissance de volonté et de mépris.

Une commune solitude les a rapprochés. Charles de Gaulle était seul dans le monde de l'histoire; l'appel du 18 juin était peut-être “une proclamation de cette solitude, lancée vers tous ceux qu'il aurait voulu rallier à ce monde de l'histoire.”(5)

1. MALRAUX (A.), *Les Chênes qu'on abat*, pp. 18 — 19.

2. *Ibid.*, p. 20.

3. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 55.

4. BOISDEFFRE (P.), *op. cit.*, p. 7.

5. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 55.

Malraux a toujours été seul, même au milieu des foules, en combattant avec les autres.

“Son engagement comportait une dimension métaphysique obsédante : il s’agissait pour lui, en insérant son action dans une cause collective, de provoquer, de nier, de vaincre la mort. Aussi, ne pouvant totalement fonder ses buts avec ceux des autres, restait-il solitaire dans les groupes les plus soudés, dans les foules les plus denses”(1)

A cette même solitude se joint donc le rêve d’une commune grandeur qui constitue leur meilleur terrain d’entente.

Malraux n’écrit-il pas lui-même dans *les Antimémoires* :

“Ce qui m’intéresse (...) dans un grand homme ce sont les moyens et la nature de sa grandeur”.(2)

Le général de Gaulle a trouvé chez Malraux une possibilité de s’exprimer puisque les références étaient communes. Chacun des deux a été séduit par la forte personnalité de l’autre. Chacun a reconnu chez l’autre une même morale, celle de l’action, qu’ils ont tous deux défendue.

“Tous deux ont fait de la volonté qui permet seule l’action une règle impérieuse.”(3)

De Gaulle et Malraux ont retrouvé l’un chez l’autre la réalisation des rêves auxquels ils avaient toujours aspirés, sans pouvoir y atteindre.

“André Malraux rencontre un homme qui, tout en ayant écrit a réussi son action et l’a menée à terme. (...) Le général de Gaulle découvre un homme d’action qui a fait de son oeuvre écrite un monde dans lequel se reconnaissent les hommes du XXème siècle. ”(4)

De Gaulle apparaît à Malraux dès la première rencontre comme un homme qui a accompli les gestes de ses rêveries.

1. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 55.

2. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 20.

3. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 55.

4. *Ibid.*, p. 56.

“Pour André Malraux, un grand homme existe.”(1).

Certains critiques ont expliqué l'entente entre Malraux et de Gaulle par leur commune opposition au stalinisme.

Mauriac écrit dans *le Figaro*.

“Barrès à vingt-cinq ans, député boulangiste de Nancy, en était réduit à suivre un cheval noir, une barbe blonde, un uniforme. Malraux, dans la force de l'âge, s'attache à un chef qu'il croit capable non seulement de changer le destin français, mais surtout de contrecarrer en Europe les desseins de Staline.

“Car c'est contre le formidable Staline qu'il mène sa partie, ce David sans âge. Il se bat contre Staline beaucoup plus qu'il ne se bat pour de Gaulle. Dirai-je le fond de ma pensée ? Je crois à André Malraux assez de superbe pour qu'il considère Charles de Gaulle comme une carte de son propre jeu.”(2)

D'autres ont vu dans la collaboration de Vincent Berger et d'Enver Pacha dans *les Noyers de l'Altenburg*, la préfiguration de ce qu'allait devenir la collaboration de Malraux et du général de Gaulle.

Malraux écrit dans *les Noyers de l'Altenburg* :

“Il est trop tard pour agir sur quelque chose : on ne peut plus agir que sur quelqu'un, et ce quelqu'un ne peut être qu'Enver.”(3)

Gaetan Picon en tire comme conclusion :

“Qu'on substitue de Gaulle au nom d'Enver, et l'on aura probablement compris tout le Malraux d'hier.”(4)

Et selon Boisdeffre, “Malraux a suivi le général de Gaulle, comme Berger a suivi Enver Pacha, pour arracher aux mains des résistants de septembre et des politiciens de la IVème République une France dissociée et décérébrée”(5)

1. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 56.

2. MAURIAC (A.), *article sur Malraux*, in *Le Figaro*. Cité par P. GAILLARD, in *Les Critiques ...*, p. 14.

3. MALRAUX (A.), *Les Noyers de l'Altenburg*.

4. Cité par P. Gaillard, in *Les Critiques...*, p. 109.

5. BOISDEFFRE (P. de), *op. cit.*, p. 20.

Georges Mounin estime que Malraux a trouvé dans son engagement auprès du chef l'occasion rêvée de jouer le rôle qu'il voulait jouer.

"Le Malraux qui prêtait à Perken un cri d'ambitieux pascalien "(Je veux laisser une cicatrice sur cette carte") devait comprendre un soldat dont le dernier mot dans *Le Fil de l'Epee* magnifie les ambitieux de premier rang qui ne voient à la vie d'autre raison que d'imprimer leur marque aux événements. "(1).

Ainsi cette entente entre les deux grands hommes rappelle celle des légendes médiévales, l'amitié qui liait le Prince à son poète, le seigneur à son chevalier.

Cette amitié, cette entente, cette compréhension mutuelle résistera à tous les vents : aux échecs, aux déceptions, aux difficultés. Malraux restera toujours fidèle à de Gaulle, et ce dernier était fermement convaincu que si tous l'abandonnaient, il pouvait compter sur ce Compagnon.

L'écrivain liera toujours son destin à celui de de Gaulle, puisque tous deux s'occupent du "destin" de la France. Et c'est là que réside la vraie raison de cette entente qui a fait verser tant d'encre.

En quittant Colombey, après une longue visite au général de Gaulle, en décembre 1969, Malraux écrit :

"Soir, tombe doucement dans les tourbillons de neige. Voici la fin du temps de cet homme et du mien. La fin du temps de la marche de Gandhi vers l'Océan pour y recueillir le sel, "et de la marche de Mao vers le Tibet pour y recueillir la Chine"(2).

De Gaulle apparaît sous la plume de Malraux à trois reprises; l'auteur a essayé de fixer les traits, les réflexions du Chef, à trois époques différentes : lors de la première rencontre en 1945, puis au cours du second entretien qu'ils eurent en 1958 et la troisième en décembre 1969.

"On guettait le "de Gaulle" que présenterait Malraux; très simple, digne, précis, sans concession, il ne déçoit pas."(3)

1. MOUNIN (Georges), *Les Chemins de Malraux*, in P. Gaillard, *les Critiques..* p. 109 /

2. MALRAUX (A.), *Les Chenes qu'on abat*, p. 149.

3. GAILLARD (P.), *Malraux*, p. 151.

De 1945 à 1969, le portrait se complètera, donnant du général de Gaulle une image vivante et attachante.

Jusqu'à la première entrevue, de Gaulle était pour Malraux un mythe sans visage. Mais soudain le mythe se concrétise et l'écrivain veut le fixer par des mots.

"J'avais conservé un souvenir précis de son visage : vers 1943, Ravel, alors chef des groupes francs, m'avait montré sa photo parachutée. En buste, nous ne savions pas même que le général de Gaulle était très grand(...) Jusqu'en 1943, nous n'avions pas connu le visage de l'homme sous le nom duquel nous combattions.(1).

Rien n'échappe au regard scrutateur de l'auteur. La surprise des premiers instants passée, il essaye de découvrir ce qui distingue la physionomie du général.

"Je ne le découvrais pas, je découvrais ce pourquoi il ne ressemblait pas à ses photos. La vraie bouche était un peu plus petite, la moustache un peu plus noire."(2)

Mais il est surtout impressionné par le regard "dense et lourd"(3)

Quelques années plus tard, Malraux ajoutera quelques détails à ce portrait, après le second entretien rapporté dans *les Antimemoires*. Malraux songe au de Gaulle de la première rencontre et note les changements qui sont survenus :

"Ses moustaches devenues grises étaient à peine visibles, et sa bouche continuait maintenant par deux rides profondes, qui rejoignaient son menton."(4)

"Peut-être l'Histoire apporte-t-elle son masque avec elle."(5)

Le temps a laissé ses empreintes sur la physionomie du chef; elle s'est nuancée " d'une apparente bienveillance, mais il demeurerait grave

1. MALRAUX (A.), *Antimemoires*, p. 124.

2. *Ibid.*, p. 125.

3. *Ibid.*,

4. *Ibid.*, p. 150

5. *Ibid.*, loc. cit.

(...) Ses expressions étaient celles de la courtoisie; et, quelquefois, de l'humour.. Alors l'oeil rapetissait et s'allumait à la fois, et le lourd regard était remplacé pour une seconde par l'oeil de l'éléphant Babar"(1)

Une troisième phase du portrait sera tracée par Malraux lors de l'entrevue de décembre 1969;

"La fatigue des derniers temps du pouvoir s'est effacée (...) Sa haute taille, un peu courbée maintenant dominait la petite pièce où flambe un feu de bois"(2)

Malraux est sensible aux moindres détails :

"J'ai redécouvert, en lui serrant la main, combien les mains de cet homme encore si grand sont petites et fines."(3)

Cette constatation lui rappelle Mao dont "les mains ébouillonnées semblent les mains d'un autre."(4)

Ainsi, de la première entrevue rapportée à la dernière, la physionomie de l'homme du 18 juin s'impose à nous, vivante et attachante.

Malraux ne se contente pas de fixer les traits du chef, mais il veut nous le faire connaître comme lui l'a connu et aimé.

Il nous le révèle à travers ses propos, et plus encore par ses silences, beaucoup plus éloquents. Le général de Gaulle s'éclaire lui-même. Comme pour le portrait physique, le caractère, le tempérament, la nature même du personnage évolueront d'une rencontre à l'autre, ou d'un entretien à l'autre.

En 1945, de Gaulle s'impose à Malraux surtout par "la forme de son silence."(5) il ne parlait pas, il interrogeait, mais non pas à la manière froide et banale des interrogatoires.

"Il aime la courtoisie de l'esprit. Il s'agissait d'une distance intérieure que je n'ai rencontrée, plus tard, que chez Mao-Tsé-Toung."(6)

1. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 151.

2. Id., *les Chênes qu'on abat*, p. 17.

3. *Ibid.*, loc. cit.

4. *Ibid.*, loc. cit.

5. Id., p. 134.

6. *Ibid.*, loc. cit.

Son silence même prenait la forme d'une interrogation.

De cette première entrevue, Malraux gardait le souvenir" de cette distance singulière en ce qu'elle n'apparaissait pas seulement entre son interlocuteur et lui, mais encore entre ce qu'il disait de ce qu'il était". (1)

Ses paroles n'exprimaient pas sa vie intérieure. Cette présence intense, Malraux ne l'avait rencontrée que chez les "grands esprits religieux (...)." "C'est pourquoi, ajoute-t-il, j'avais pensé aux mystiques lorsqu'il avait parlé de la Révolution".(2)

De Gaulle "imposait le sentiment d'une personnalité totale." Ses paroles avaient "le poids que donne la responsabilité historique à des affirmations très simples."(3).

Toutes ces réflexions fixées après la première rencontre, ne révèlent rien du moi intime du personnage. L'homme privé ne se révèle pas. Malraux malgré leurs solides relations, ne le connaît pas. Un long commerce avec le chef lui avait "rendu familiers certains de ses processus mentaux, et sa relation avec le personnage symbolique qu'il appelle de Gaulle dans ses Mémoires plus exactement, dont il a écrit les mémoires, où Charles ne paraît jamais." (4)

Son entourage ne pouvait pas se flatter de connaître "l'homme privé", celui qui parlerait de ses affaires privées. Il ne se départait jamais de son personnage mythique : le général de Gaulle.

"Pour tous, à l'exception sans doute de sa famille, il semblait un reflet courtois de son personnage légendaire"(5)

Ses Mémoires de Guerre ont résolument écarté Charles pour ne montrer que de Gaulle.

"Car Charles est modelé par la Vie, et de Gaulle par le Destin."(6)

1. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 134.

2. *Ibid.*, loc. cit.

3. *Ibid.*, p. 135.

4. *Ibid.*, p. 150.

5. *Ibid.*, p. 151.

6. *Ibid.*, p. 153.

Lors de l'entrevue de 1958, Malraux est sensible à l'esprit militaire du chef, auquel était subordonnée sa conception de l'action. Sa formation militaire a influencé sa pensée. C'est ainsi qu'il conçoit le gouvernement "comme l'instrument d'un combat pour le développement de la France." (1)

En décembre 1969 a eu lieu la troisième entrevue rapportée entre le général de Gaulle et Malraux. Une fois de plus, se trouveront face à face un homme qui a pesé sur l'histoire et un écrivain qui lui a toujours été fidèle et qui fixera leur dialogue en des pages inoubliables.

"Ces pages, plus qu'aucune confidence, éclairent de Gaulle de l'intérieur. Nous apercevons les pentes de son esprit et de son âme telles qu'il les a laissées voir à son ami en s'avancant vers sa fin". (2)

Et Malraux le confirmera lui-même :

"Ce que dit ici le général de Gaulle le peint; quelquefois dans un domaine assez secret." (3)

Pour la première fois, Malraux a voulu présenter de Gaulle l'homme et non pas seulement le chef; il a tenu, comme il l'a affirmé, "à montrer un général de Gaulle dans l'histoire et hors de l'histoire" "Je ne me suis pas soucié d'une photographie; j'ai rêvé d'un Greco; mais d'un Greco dont le modèle serait imaginaire." (4)

Cette troisième entrevue rapportée est plus intime. De Gaulle révèle un peu plus de son moi intime, de sa vie privée; il évoque des souvenirs de famille. Cependant Malraux conclut à l'impossibilité de connaître Charles à travers un dialogue avec de Gaulle.

"Il exprimait un destin, et l'exprime lorsqu'il proclame son divorce avec le destin. L'intimité avec lui, ce n'est pas de parler de lui, sujet tabou, mais de la France(...)ou de la mort." (5)

Malraux dira un jour à un ami :

-
1. MALRAUX (A.), *autimémoires*, p. 155.
 2. GROSJEAN (Jean), *Preface des Chênes qu'on abat*.
 3. MALRAUX (A.), *op. cit.*, p. 11.
 4. *Ibid.*, loc. cit.
 5. MALRAUX (A.), *Les Chênes qu'on abat*, p. 25.

“La force du général est dans ce qu’il a fait, dans ce qu’il fait”(1)

Une grande partie du prestige et de la force de de Gaulle provient de son action lors de la guerre et de la résistance, donc “dans ce qu’il a fait”. Malraux a toujours vénéré cet aspect du personnage. De Gaulle était pour lui un héros national; c’est l’homme qui “sans attendre et sans tergiverser a, dès le premier jour, dit “non à l’ennemi et à la trahison.”(2)

Dès la première rencontre en 1945, Malraux découvrit enfin la grande individualité dont il avait toujours rêvé.

De Gaulle incarnait alors un mythe de l’union nationale. “Il incarne un mythe, mais il a aussi le visage des héros qui ont de tout temps fasciné Malraux”.(3)

De Gaulle n’a pas accepté que la France disparaisse. Il a dès les premiers jours réuni autour de lui tous les Français “qui veulent que la France ne meure pas”.(4)

Pour mener à bien ce rêve, de Gaulle a tout risqué; il était uniquement préoccupé de son “étoile fixe”, la France.

Il va comme le dira à plusieurs reprises Malraux, épouser la France, il incarnera le destin de la France.

A la première entrevue, Malraux se trouve en face de l’homme qui a voulu assumer la responsabilité du destin de la France, “enfin un personnage hanté, dont ce destin qu’il devait découvrir et affirmer emplissait l’esprit.” (5)

Ainsi pour Malraux le destin de la France est confondu avec celui de l’homme qu’il rencontre pour la première fois en 1945.

Plus de vingt ans après, il s’interroge sur ce que représentait de Gaulle, non seulement pour les Français, mais pour le tiers-monde.

1. MALRAUX., *Antimemoires*, p. 149.

2. Id., *Oraisons Funebres*, Callimard, 1971, 1939 pp., p. 26. (Discours de Malraux le jour de la Commémoration de la Libération de Paris.)

3. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 271.

4. MALRAUX (A.), *Les Chênes qu’on abat*, p. 21.

5. Id., *Antimemoires*, p. 135.

Pour les Français qui s'engagent auprès du général, il était "un des hommes sans lesquels la France serait différente de ce qu'elle est (...). Pour le tiers-monde, il a incarné l'indépendance (...). Il a rétabli la France qu'avaient aimée jadis tant de nations." (1)

De Gaulle apparaissait comme l'incarnation des rêves auxquels aspiraient tous les Français. C'est le héros de l'histoire et "sa gloire tient (...) aux sentiments épars qu'il ordonne". (2)

De Gaulle est conscient de la portée de son action. Voici ce qu'il en dit à Malraux :

"L'important (...) n'était pas ce que je disais, mais l'espoir que j'apportais. J'ai rétabli la France, parce que j'ai rétabli l'espoir du monde en la France." (3)

D'ailleurs il appellera le premier tome de ses mémoires, les *Mémoires D'Espoir*.

Charles de Gaulle a été le Sauveur qui a porté la France, comme l'avait portée Jeanne d'Arc, comme tous les sauveurs ont porté leurs fidèles.

Cet homme apparaît comme le chef d'un ordre religieux, car il a rétabli la France à partir d'une foi; et Malraux ajoute :

"Toute foi qui implique une vocation au service du Christ ou de la France, est puissamment contagieuse. Il ne suffisait pas de sa foi en la France pour qu'il fût le général de Gaulle, mais sans elle, il n'eût été qu'un vainqueur intrus parmi les vrais, ou un vaincu plus ou moins héroïque." (4)

Aux yeux d'André Malraux, l'homme du 18 Juin apparaît comme le type même de l'intellectuel homme d'action, ayant conçu puis réalisé un grand dessein. Les actes répondent à ses pensées.

1. MALRAUX., *Les Chenes qu'on abat*, p. 39.

2. *Ibid.*, p. 40.

3. *Ibid.*, p. 123.

4. *Ibid.*, p. 31.

De Gaulle sera également pour Malraux, comme il l'écrira dans *les Chênes qu'on abat*, "le dernier grand homme qu'ait hanté la France." (1)

Il prend place dans la lignée des grands hommes de l'histoire. Malraux revient à plusieurs reprises sur cette dimension commune aux grands hommes

"A la suite de Ghandi, de Mao-Tsé-Toung, d'autres encore, le général de Gaulle était le seul à pouvoir prendre place. Pour André Malraux, lui seul incarne, en France, le mythe national (2)

Et Malraux le confirmera dans ses *Antimémoires* à la suite de la première rencontre

"Il était égal à son mythe." (3)

Ce qui a toujours choqué nombre de lecteurs d'André Malraux, c'est qu'il a activement coopéré à un gouvernement situé bien loin de la gauche, rompant ainsi avec l'idéal de sa jeunesse, avec les idées qui le conduisirent en Chine et en Espagne; ils lui reprochent d'avoir facilement passé "du côté opposé."

Cependant, après cette étude détaillée des engagements de Malraux nous pouvons conclure que l'évolution idéologique de l'écrivain peut être caractérisée par la continuité et non pas par la rupture.

En devenant le chantre du R.P.F., et son organisateur, en s'engageant à fond dans le gaullisme, Malraux n'a guère rompu avec l'idéal de sa jeunesse.

Les hommes de gauche qui furent à un moment donné ses compagnons de route, se méprennent gravement sur le sens de son action auprès de de Gaulle.

La méprise a pour origine la fausse image que l'on a eu de lui, comme révolutionnaire d'abord, puis comme communiste engagé dans les rangs marxistes. Cependant, Malraux ne s'aventura guère sur de tels chemins. Il n'appartint jamais au Parti Communiste Français, et

1. MALRAUX (A.), *Les Chênes qu'on abat*,

2. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 273.

3. MALRAUX (A.), *Antimémoires*, p. 135.

quand il milita auprès de certains des camarades, dans les années trente, c'est surtout pour abattre le fascisme.

Malraux n'a jamais été infidèle ni parjure. En devenant gaulliste, il n'a point failli aux aspirations exprimées dans *la Condition Humaine* et dans *l'Espoir*.

Gaetan Picon affirme, avec raison :

"Dans le cas Malraux, la rupture avec le communisme me paraît être un passage, non à la facilité, mais à la solitude et au risque (...) Malraux a été avec les communistes au moment où il était assez difficile d'être avec eux; il les a quittés au moment où il devenait très facile d'être avec eux."(1)

L'anticommunisme d'André Malraux ne s'est jamais fait l'écho de la droite classique. Il s'est détaché du R.P.F. quand ce dernier s'est laissé dominer par une majorité de droite. Il ne ressemble pas plus à celui de la "3ème force". Il ne peut se réduire à la condamnation du parti communiste français.

S'il a rompu avec le communisme, c'est que ce dernier a cessé d'aider à la libération de l'homme. Il a rompu avec une idéologie qui ne signifiait plus rien à ses yeux, mais il n'a pas renoncé pour autant à ses principes initiaux. Ses idées de jeunesse ne sont guère opposées à celles de la maturité.

"Aux yeux d'André Malraux, le gaullisme tel qu'il le ressent, et tel qu'il le défend, répond à une triple exigence : la liberté, la fraternité, l'autorité (...) Le gaullisme permet seul le règne d'une véritable liberté (...) Le gaullisme est aussi une fraternité (...) celle des citoyens réunis en un seul peuple, rassemblés. Enfin le gaullisme, tel que le conçoit André Malraux c'est l'apparition au premier plan de la scène, d'une autorité. L'autorité d'un homme peut seul garantir les libertés des individus : elle seule peut incarner l'idéal vers lequel doivent se tendre ensemble, toutes les énergies."(2).

1. PICON (G.), *La Rupture avec le Communisme*, in GAILLARD (P.), *Les Critiques*., p. 110.

2. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, pp. 244—254.

Le gaullisme c'est la marche fraternelle d'hommes libres, conduits par un chef, vers l'accomplissement d'un grand dessein.

Dans ses combats contre le colonialisme en Indochine, contre le fascisme en France, en Allemagne et en Russie, il s'est toujours engagé pour servir la liberté, et non pas pour défendre les doctrines extrémistes. Il n'a pas fait sienne l'idéologie marxiste.

"Son engagement est déterminé par l'enjeu du combat, — la liberté mise en péril par le fascisme — non par la doctrine communiste qui anime certains des combattants." (1)

Le ressort humaniste et libertaire de son engagement ne doit pas être déformé ou méconnu. Il trouvera son aboutissement dans son engagement au gaullisme, qui devient en quelque sorte "l'aboutissement d'une longue quête" (2). C'est comme si Malraux a enfin trouvé "son étoile fixe" : le général de Gaulle.

Partant de ce principe, le gaullisme de Malraux ne peut guère représenter une faille dans son itinéraire, puisqu'il a répondu à ces constantes exigences : la liberté, la fraternité et l'autorité.

Dans tous ses combats, Malraux s'est battu pour une cause qui à ses yeux avait une importance capitale : celle de l'homme.

Il déclarera en 1946 :

"Le problème qui se pose pour nous aujourd'hui, c'est de savoir si sur cette vieille terre d'Europe, oui ou non l'homme est mort... L'homme est aujourd'hui contraint à répondre non seulement sur ce qu'il a voulu faire, non seulement sur ce qu'il voudra faire, mais encore de ce qu'il croit qu'il est." (3)

L'itinéraire de Malraux constitue une tentative de réponse. Nous ne pouvons donc que conclure avec Janine Mossuz que "le gaullisme de Malraux n'a pas le sens d'une cassure. Il répond à des exigences inchangées et constitue comme les engagements antérieurs, l'approche d'un idéal immuable : l'avènement de l'homme libre dans un monde fraternel. Les tentatives de Malraux ont revêtu diverses formes et présenté parfois un double visage. Mais ni le sens de sa recherche, ni sa volonté de découverte n'ont changé". (4)

1. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, pp. 246.

2. *Ibid.*, p. 273.

3. Conférence donnée par A. Malraux à la Sorbonne sous l'égide de l'Unesco, in *Carrefour*, n° = 116, 7 novembre 1946.

4. MOSSUZ (J.), *op. cit.*, p. 287.

I — Oeuvres de MALRAUX :

- 1) *Les Conquérants*, Paris, Le Livre Moderne Illustré, 1933, 189 pages.
- 2) *La Condition Humaine*, Paris, Gallimard, 1946, 284 pages (Collection Folio)
- 3) *L'Espoir*, Paris, Gallimard, 1937, 505 pages (Collection Folio)
- 4) *La lutte avec l'Ange*, 1 — Les Noyers de l'Altenburg, Edition du Haut Pays 1943
- 5) *Antimemoires*, Paris, Gallimard, 1967, 605 pages.
- 6) *Les Chênes qu'on abat*, Paris Gallimard, 1971, 151 pages.
- 7) *Oraisons Funebres*, Paris, Gallimard, 1971, 139 pages.

II -- Etudes consacrées à Malraux :

- 1) BOISDEFFRE (Pierre de), André MALRAUX, Paris. Editions Universitaires, 1969, 127 pages (Classiques du XXème siècle)
- 2) GAILLARD (Pol) André MALRAUX, Paris, Bordas, 1970, 244 pages.
- 3) Id.: *L'Espoir de Malraux*, Paris, Hatier, 1970, pages (Profil d'une œuvre)
- 4) Id. *Les critiques de notre temps et Malraux*, Paris, Garnier, 1970, 191 pages. Cet ouvrage comprend des articles de :
 - BERL (Emmanuel), : *L'Intellectuel et la Révolution*.
 - MAURIAC (François) *Le Romantisme au pouvoir*.
 - PICON (Gaetan) *La Rupture avec le Communisme*.
 - ROY (Claude) *Le Marxisme de Malraux*.
 - STEPHANE (Roger) *Les silences de Malraux*.
 - TROTSKY (Léon) *La Revolution Etranglée*.
5. HARRIS (G.T.), *André Malraux. L'Ethique comme fonction de l'Esthétique*, Paris, Mindard, 1972, 153 pages.
- 6) MOSSUZ(Janine) *André Malraux et le Gaullisme*, Paris, Armand Colin, 1970, 31 p.
- 7) PICON (Gaetan) *Malraux par lui-meme*, Paris, Editions du Seuil, 1955, 132 pages.
- 8) Id. *André Malraux*, Paris, Gallimard, 1945, 127 pages.